

Le nègre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 18

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'elle ne tarda pas à éprouver un profond ennui du pays natal, et à pleurer les bords fleuris et animés de la Broye.

Oh ! amour du foyer paternel, comme tu embellis tout !

La cuisinière et la femme de chambre ignoraient la belle langue de Racine, et M^{me} K. ne parvenait qu'à grand'peine, à force de *hé*, de *hach*, fortement aspirés, à décrocher quelques mots rappelant vaguement le français.

Etre réduit au silence, voilà, pour le beau sexe, une rude croix à porter ; aussi M^{lle} B. maigrissait-elle sous le faix. Tout à coup, un heureux hasard vint la tirer de peine. Une après-midi, comme elle réfléchissait aux vicissitudes humaines, M^{me} K. lui dit :

— Ach, Fläulein, foulez-vous venir ensemble avec moi sur la promenade ?

— Avec plaisir, madame.

Et notre gouvernante de se pomponner, de se coiffer de l'élégant chapeau plat, à deux ou trois cornes ; et voilà ces dames en promenade.

En rentrant, M^{me} K. profite de rendre visite à une amie, M^{me} W. Justement, cette dernière prenait le *kâfé* au jardin, en compagnie du petit Max, et d'une jeune bonne, M^{lle} C.

On s'installe, les deux dames engagent une conversation des plus animées, Max commence à bâiller, et les deux jeunes filles, n'ayant pas été présentées, s'étudient à la dérobée.

« Tout de même, se disait notre gouvernante, voilà une personne qui m'intrigue ; elle a tout à fait l'air de descendre des vassaux de notre reine Berthe, de fileuse mémoire... Je crois que je vais lui demander si elle parle le français... Mais non, pas encore, attendons qu'elle commence. »

De son côté, M^{lle} C., qui avait grandi dans les murs hospitaliers de Payerne, trouvait que M^{lle} B. lui rappelait « tout plein » le type Broyard. « C'est curieux, pensait-elle, elle donne de l'air à une cousine de Morat... Si je pouvais pourtant savoir... »

Comment faire ? on est trop fière pour parler la première, surtout si ça allait être une Allemande.

Bref, le silence aurait duré bien davantage si M^{lle} C. n'avait eu une inspiration.

S'approchant du petit Max, elle se mit à lui chanter juste assez haut pour que M^{lle} B. l'entende :

— *Le su on caïon rodze de Payerne, mè, et vo ?*

— *Mè ? oh ie su de Mâodon*, s'écrie M^{lle} B. enthousiasmée.

Et les voilà parties. Vous pouvez bien vous figurer le flux de paroles qui s'échangèrent entre nos deux compatriotes. Et elles ne parlèrent pas français, elles parlèrent franchement patois,

ce patois vaudois qui leur rappelait si bien, si fidèlement leur pays.

Mais M^{me} K., tout ébahie, s'écria : « Aber, mes mademoiselles, wass barlez-vous pour un tialect ? »

— Madame, répondit M^{lle} B., tout émue, c'est le dialecte de nos pères, c'est cette langue si expressive que le français académique tend de plus en plus à faire disparaître. Notre vallée seule lui reste encore fidèle.

— So, so, très choli, wündervoll !

Comme vous le pensez, on se revit souvent, on trouva des amies communes, des anciens bons amis, et l'année d'exil passa rapidement. Puis on rentra au pays en se promettant mutuellement que si jamais l'on avait une famille, tous les petits rodzets apprendraient le patois.

NICHE.

Le nègre.

Les légendes s'en vont.

Témoin cette histoire que nous raconte le *Gaulois* :

Personne, dit notre confrère, n'a oublié la fameuse réponse du vainqueur de Magenta : « Ah ! c'est vous qui êtes le nègre ? Eh ! bien, continuez ! »

Cette phrase n'a absolument rien de risible, elle est toute naturelle pour tous ceux qui ont passé par l'école de Saint-Cyr.

Tous nos officiers savent, en effet, que le premier de chaque promotion est surnommé le nègre, « parce qu'il a beaucoup travaillé ».

Le maréchal étant venu visiter le premier « bataillon de France », et passant en revue le personnel de l'Ecole, dit tout naturellement au premier de la promotion, quand on le lui signala :

« Ah ! c'est vous qui êtes le nègre ? Eh bien ! continuez ? »

C'est-à-dire : continuez à travailler pour sortir premier de l'Ecole, y étant entré avec le numéro 1.

Trop haut placé pour être atteint par de vulgaires plaisanteries, le maréchal de Mac-Mahon avait dédaigné d'y répondre, et il a fallu qu'un de ses camarades, un de nos plus braves et un de nos plus anciens généraux de division, racontât l'histoire devant nous, pour que la vérité fût rétablie. Elle était bonne à dire.

Affaissement de terrain

sur les monts de Blonay, en 1829.

Nous lisons les curieux détails qui suivent dans nos journaux de 1829. M. le professeur Forel, qui connaît sans doute le fait, aura peut-être l'aimable obligeance de nous dire si l'affaissement de terrain dont il est question a été expliqué et s'il en reste encore aujourd'hui quelques traces.

« Un phénomène fort extraordinaire a eu lieu jeudi, 15 octobre, sur le versant occidental des monts de Blonay ; un pâturage banal dit *aux Allemands*, appartenant à la commune de St-Légier, s'est tout à coup affaissé à une profondeur de 8 à 15 pieds, dans une étendue d'environ 300 pieds, jusqu'aux bords de la Veveyse. Un chalet neuf de 80 vaches, bâti sur ce sol s'est enfoncé avec lui sans être endommagé. Des racines de sapin ont été déchirées, et néanmoins les arbres sont restés debout. Le terrain n'a point glissé, il s'est abaissé sur place.

« Le même jour, sur le versant oriental, le chemin des bains de l'Alliaz, au-dessus du Signal, a été bouleversé sur une étendue de 10 minutes. Des crevasses et des sillons de quinze, vingt, jusqu'à trente pieds, se sont formés, trois chalets ont été partagés ; dans l'écure de l'un d'eux, il y a eu un enfoncement de cinq pieds. Les sillons s'étendent jusqu'à la baie de Clarens, sans que le terrain ait glissé. Un agriculteur conduisant ses vaches à l'abreuvoir, sortait de l'un de ces chalets ; il n'a eu que le temps de fuir en voyant cet effroyable bouleversement. »

On tsévu blaguieu.

Vaitsé z'ein iena que fâ vairé coumeint quiet on avancé mé d'ètrè dâo, mâ fermo, avoué lè bêtès, po sè fèrè obèi, que d'ètrè crouïo et de lè borriaudâ.

Stâo dzo passâ, on liaisâi su lè papâi de pè Lozena que dâi tserrottons sein pedi bregandâvont dâi pourrès bêtès que ne poivont pas ietz po raveintâ dâi tombèrès einreimblîâ et que ne sè conteintâvont pas d'écourdjatâ po lè fèrè avanci, mâ que pregnont lo mandzo de l'écourdjâ pè lo petit bet po lâo tapâ dessus coumeint dâi z'écochâo, que cein escandalisâvè lè dzeins. Et qu'avancivont-te ? Rein ! lè pourro mulets et lè pourrès z'héguès, que ne poivont pas einnant, cativâvont po tâtsi de s'esquivâ 'na vouistâie, et n'est qu'ein drobleint que sè poivont raveintâ.

Ti lè tserrottons ne sont portant pas dinsè. Lâi a permi leu dâi brâvès dzeins qu'ont couson de lâo z'applîâ atant què de leu-mèmo et que ne sè servont de l'écourdjâ què po èclliattâ, po s'amusâ à fèrè dâi bons pets.

Tsaquîè pâys, tsaquîè moûdès. Oquîè que vo ne sèdè petètrè pas, c'est que dâo coté de pè Marseille, su France, lè tserrottons sont gaillâ orgolliâo de lâo bêtès, et quand lè faut appliyi, lè font asse balès què lè gaupès de per tsi no : lè borès ont dâi ballès pliaquès dzaunès que reluisont coumeint dâi lanternès ; l'ont dâi cobliès de grelots avoué dâi senau potsi coumeint dâi botons de carabiniers, et